LOTTE ET SØREN HAMMER

# Morte la bête

roman traduit du danois par Andreas Saint-Bonnet

actes noirs
ACTES SUD

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le jour de la rentrée, deux enfants découvrent un spectacle cauchemardesque dans le gymnase de leur école. Cinq corps d'hommes ont été mutilés à la tronçonneuse avant d'être pendus au plafond dans une mise en scène d'une précision terrifiante. L'inspecteur en chef Simonsen interrompt aussitôt ses vacances avec sa fille et rentre à Copenhague pour prendre la direction de l'enquête. Dès les premiers interrogatoires, l'étrange concierge de l'école, un marginal qui dissimule un esprit retors derrière un alcoolisme de façade, tient des propos contradictoires et délibérément provocateurs…

L'identification des corps est compliquée par leur état de mutilation, mais l'ablation systématique des parties génitales ressemble à une signature. Au même moment, un riche entrepreneur victime d'abus sexuels dans sa jeunesse lance une vaste campagne de communication pour dénoncer le laxisme de la justice danoise vis-à-vis des pédophiles. L'opinion publique s'empare du débat, menaçant de parasiter l'enquête. Le concierge, de son côté, échappe à la surveillance de la police et achève définitivement de brouiller les pistes… Simonsen, qui a trop d'expérience pour ne pas se méfier des coïncidences, comprend qu'il a affaire à un plan de grande ampleur dont il ne connaît encore ni les tenants, ni les aboutissants…

Dans ce premier roman intense et foisonnant, Lotte et Søren Hammer construisent une intrigue millimétrée et roublarde sur un sujet encore largement tabou au Danemark. Dressant le portrait d'une opinion qui prend fait et cause pour des meurtriers, les auteurs renvoient le lecteur à ses propres certitudes éthiques.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOTTE ET SØREN HAMMER

*Lotte et Søren Hammer sont frère et soeur. Traduit dans de nombreux pays,* Morte la bête *est le premier opus d'une série consacrée à l'inspecteur Konrad Simonsen et à son équipe.*

Titre original :
*Svinehunde*
Editeur original :
Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, Copenhague
© Liselotte Hammer Jakobsen & Søren Hammer Jacobsen / Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag A/S, 2010
publié avec l'accord de Gyldendal Group Agency

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00824-6

LOTTE ET SØREN HAMMER

# Morte la bête

roman traduit du danois
par Andreas Saint-Bonnet

*ACTES SUD*

# PROLOGUE

L'homme dans le champ jeta les dernières bûches de bois à leur place. Puis il se redressa, appuya l'envers de ses mains contre ses reins et s'étira deux ou trois fois en arrière pour enrayer un étrange engourdissement dans son dos. Il était rompu au travail physique, et les deux heures qu'il avait passées à remplir la fosse n'étaient pas grand-chose. Au regard de ce qu'il avait accompli pendant la journée, quelques douleurs musculaires lui importaient peu. Cela l'étonnait simplement.

Avec quelques difficultés, il ramassa le dernier bidon d'essence et en versa le contenu sur le tas de bûches, dont le haut affleurait au niveau du sol. Une quinzaine de stères bien secs de bois de hêtre, mêlé d'un peu d'orme, de châtaignier, de bouleau et d'un petit prunier à l'écorce brune, presque rouge du côté exposé au soleil et plus verte de l'autre, comme son œil de connaisseur l'avait noté. Ajoutés à cela, trente et un sacs de charbon, un nombre qu'il avait minutieusement mémorisé, pour ensuite recompter chaque sac en le portant à sa place, rendant ainsi le travail un peu moins monotone. Jetant un coup d'œil à sa montre, il constata qu'elle était couverte de sang séché, et qu'aucune des aiguilles n'était visible. Comme la dernière fois qu'il avait regardé. Irrité, il enleva la montre et la jeta sur le tas de bois. Ensuite, il porta son regard vers le ciel qui commençait à s'assombrir. A l'ouest, l'éclat rouge sombre du soleil couchant illuminait une chape de nuages bas. A l'extrémité du champ, on devinait un lac gris et indistinct. Le mauvais temps approchait.

Il sortit des vêtements neufs de son sac à dos, et un sac plastique plein de torchons mouillés. Il dénuda le haut de

son corps musculeux et entreprit de se laver méthodiquement. Malgré le froid, le contact du torchon sur sa peau était agréable. Il prêta une attention particulière à sa tête et à ses mains, où la poussière de charbon avait laissé des traces et risquait d'attirer l'attention, ce qui lui fit penser qu'il aurait dû prendre un miroir. Il eut un rictus dans le crépuscule. Habituellement il n'appréciait pas son propre reflet, mais aujourd'hui c'était différent. Peut-être pouvait-il, ce jour-là, sur ce champ de chaumes désolé du Sjælland, se voir avec un tout petit peu de fierté. Il pouvait probablement même se défaire de son stupide surnom une bonne fois pour toutes. Les gens l'appelaient *Grimpeur*. Très peu connaissaient son véritable nom. Ce nom qui venait du temps où quelqu'un se souciait de lui, et où lui se souciait de quelqu'un. Jusqu'à ce que… Jusqu'à ce que ce ne soit plus le cas.

Ce souvenir d'enfance ne resta pas impuni : la douleur dans ses reins se répandit dans ses fesses et ses cuisses comme une mauvaise brûlure. Il l'ignora et se concentra sur ses vêtements propres, laissant les autres sur le tas de bois. Une fois changé, il sentit la douceur de la vengeance envahir son corps. Hormis un détail imprévu, qu'il avait gardé pour lui et devrait donc régler plus tard par ses propres moyens, il avait minutieusement fait ce qu'il avait à faire. Maintenant c'était au tour des autres dans le groupe.

Il sortit un briquet, se pencha et alluma. L'essence prit feu instantanément et les flammes jaillirent, l'obligeant à reculer rapidement. Il se réchauffa un moment, jusqu'à ce que son malaise récurrent à la vue du feu ne reprenne le dessus.

Un éclair illumina le crépuscule, et il se retourna calmement pour contempler le ciel. Le mauvais temps était arrivé plus vite qu'il ne l'avait prévu. Dans le ravin à sa gauche, où la forêt descendait vers le lac, deux noirs nuages orageux s'avançaient lentement vers lui, comme si la terre s'était mystérieusement éventrée pour libérer les forces obscures d'un monde inférieur. Un éclair encore, et un troisième nuage jaillit du ravin. La pluie suivit rapidement. De grosses gouttes agressives, des milliers d'échardes pointues, qui ricochaient sur le champ et projetaient de la terre sur les chaumes. Franches, puissantes, purificatrices.

Pendant un instant, il observa le feu, inquiet, mais la pluie ne pouvait pas éteindre le brasier, tout au plus le contenir. Alors il se retourna. Puis s'en fut vers la forêt, d'un pas déterminé. Il fut bientôt happé par l'obscurité.

# 1

Lundi matin, des vagues de brouillard blanches et laineuses envahirent la campagne. Les deux enfants pouvaient à peine voir à un mètre devant eux tandis qu'ils traversaient la cour de l'école. Ils tâtonnaient, de mémoire, et bientôt leurs pas se firent hésitants, prudents. Le garçon se tenait légèrement en retrait par rapport à la fille, son sac dans ses bras. Soudain, il s'arrêta.

— Ne t'éloigne pas de moi.

La fille s'immobilisa à son tour. Le brouillard se condensait dans ses cheveux, et elle essuya les gouttes sur son front, attendant patiemment son petit frère qui essayait de hisser son sac sur son dos. Il avait parlé turc, ce qu'il faisait rarement, *a fortiori* quand il s'adressait à elle. Maintenant il se débattait avec les sangles, et elle se rapprocha de lui, mais ne l'aida pas. Quand il eut enfin terminé, il s'agrippa à sa main. Elle jeta un coup d'œil alentour mais ne vit que le brouillard et l'obscurité. Elle dit :

— Regarde ce que t'as fait.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Sa voix était toute fluette, et il resserra sa prise.

— Laisse tomber. Tu comprends jamais rien.

Elle choisit une direction au jugé, fit quelques pas à l'aveuglette, avant de s'arrêter à nouveau. Le garçon se colla contre elle.

— On est paumés ?

— Idiot.

— Il y avait de la lumière chez maman.

— Il y aura bientôt de la lumière ici aussi.

— En fait, ça veut dire quoi paumés ?

Elle ne répondit pas, mais tenta de se persuader qu'il n'y avait rien à craindre, que la cour de l'école n'était pas si grande, qu'ils devaient juste continuer.

— On ne doit pas aller avec des inconnus. Quoi qu'il arrive, on va pas avec des inconnus, pas vrai ?

Les sanglots perçaient dans sa voix, et elle le tira brusquement dans son sillage. Après une série de pas indécis, elle devina une vague lumière droit devant et se dirigea dans cette direction.

Le garçon lâcha sa main quand ils atteignirent l'entrée principale et s'engouffra dans le bâtiment, oubliant qu'un instant plus tôt il était au bord des larmes.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans le couloir devant la salle de sport. La fille lisait sur un banc, et le garçon la rejoignit en courant, un ballon dans les bras.

— Tu veux jouer au foot avec moi ? T'es trop forte au foot.

— Tu as bien rangé tes vêtements et ton cartable ?

Les yeux écarquillés, il hocha la tête avec conviction.

— Va vite le faire.

Il s'en alla, tout penaud, sans rechigner. Il revint rapidement et présenta à nouveau sa requête.

— J'ai quelque chose à lire d'abord. Tu peux commencer, j'arrive.

Il fixa le livre, dubitatif. Il était épais.

— Tu viens bientôt ?

— Quand j'ai terminé mon chapitre. Va jouer un peu tout seul, j'en ai pas pour longtemps.

Il disparut dans la salle. Après un court instant, elle entendit les rebonds du ballon, et reprit sa lecture, fermant de temps en temps les yeux pour mieux imaginer qu'elle faisait partie de l'histoire.

Le garçon l'interrompit.

— Y a pas de place pour jouer, cria-t-il depuis la salle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des monsieurs suspendus.

— Joue plus loin, alors.

Brusquement il était devant elle, et elle ne l'avait pas entendu venir.

— J'aime pas ces monsieurs.

La fille renifla une ou deux fois.

— T'as pété ?

— Non, mais j'aime pas les monsieurs morts. Il y a plein de coupures sur eux.

Elle se leva, irritée, et passa la porte du gymnase, son frère collé à ses basques.

Cinq hommes étaient pendus à cinq cordes fixées au plafond. Ils étaient nus et tournés vers elle.

— C'est dégoûtant, pas vrai ?

— C'est vrai, dit-elle en refermant la porte.

Elle passa un bras autour des épaules du garçon.

— On peut jouer au foot maintenant ?

— Non, on peut pas jouer au foot, il faut qu'on trouve un adulte.

## 2

L'inspecteur en chef de la criminelle Konrad Simonsen savourait ses vacances. Installé dans la pièce panoramique la mieux exposée de sa maison d'été, il venait d'entamer son quatrième cocktail clope-café de la matinée et observait par les baies vitrées surdimensionnées un couple de stratus en excursion, sans penser à rien.

La jeune femme athlétique qui pénétra dans la pièce après son footing matinal avait enlevé chaussures et chaussettes. Il ne l'entendit pas venir et sursauta quand elle prit la parole. Il avait l'habitude d'être seul.

— Dis donc, papa, tu pourrais au moins aérer un peu.

La fumée de cigarette pesait lourdement dans l'air. Elle ouvrit en grand les baies vitrées de la terrasse. Une fraîche brise venue de l'océan traversa la pièce et fit virevolter les boucles blondes de la jeune femme. Quand l'atmosphère fut plus respirable, elle les referma mais les laissa entrebâillées. Puis elle se laissa tomber dans le fauteuil en face de son père, sans se soucier du journal méchamment froissé qui dépassait de sa ceinture.

— Bonjour, tu as été jusqu'à Blokhus ? C'est un sacré footing, si tôt le matin.

— Matin, matin… Il est presque midi, espèce de marmotte. Oui, je suis allée jusqu'à Blokhus, c'est pas si loin que ça.

Il désigna le journal d'un air intéressé.

— C'est pour moi ?

Elle répondit avec une ironie affectueuse :

— Et merci ma fille chérie pour le café que tu m'as préparé.

— Et merci Anna Mia chérie pour le café que tu m'as préparé.

Elle s'apprêtait à lui tendre le journal, mais aperçut le cendrier. Le regard noir qu'elle lança à son père le renseigna sur la suite des événements. Elle montra les mégots, d'un geste plein de reproches, et son accent de l'île de Bornholm refit surface.

— Quatre cigarettes avant le petit-déjeuner !

— Mais je suis en vacances, c'est pas tout à fait comme d'habitude…

Un commentaire dont il aurait pu faire l'économie.

— Tu fumes beaucoup trop, tu bois trop, tu manges mal, et te dire que tu es en surcharge pondérale ressemblera bientôt à une formule de politesse.

Il tenta une timide réplique :

— Je ne fume presque pas pendant mes heures de travail, et modérément le soir, alors je peux bien me permettre ça pendant mes congés.

— Ouais, ça pourrait paraître raisonnable, si c'était la vérité.

Il ne sut quoi répondre. Il lança un regard en coin vers le journal qui était soudain hors de portée. La voix de sa fille se fit encore un peu plus sérieuse.

— Tu te souviens que tu me dois quinze années, n'est-ce pas, papa ?

Le chiffre retourna le couteau dans la plaie, et le sentiment familier d'être un piètre père s'empara aussitôt de lui. Ce sentiment qui avait somnolé pendant trois ans, depuis ce beau soir de mai où elle avait débarqué sur son palier et expliqué qu'elle était à Copenhague pour une semaine, et que c'était plus pratique et moins cher de loger chez lui. Elle avait dit ça comme si rien n'était plus naturel. C'est ainsi qu'elle avait envahi son appartement et sa vie. Une jeune inconnue de seize ans, gentille, pleine de vie et d'entrain… Sa fille.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que de la mettre en sourdine en espérant une trêve. Les mots ne venaient pas. S'excuser lui semblait ridicule. Quant à promettre de mener une vie plus saine, c'était bien plus facile à dire qu'à faire. De toute façon, il était par nature réticent à partager ses états d'âme avec quiconque. Il s'essaya à quelques

demi-promesses, jusqu'à ce qu'elle laisse de côté ses reproches et change de sujet :

— On en reparlera une autre fois, papa. Dis-moi, tu t'habitues au lieu ? C'est un vrai bungalow de luxe que Nathalie a dégoté.

Ce sujet-là était tout aussi périlleux, bien que moins personnel, et il aurait pu la soupçonner d'y revenir exprès parce qu'il était sur la défensive. Mais elle n'était pas comme ça, c'était lui qui voyait les discussions comme des jeux de stratégie avec des gagnants et des perdants. Une mauvaise habitude qu'il avait un peu commodément considérée comme une déformation professionnelle après trop d'interrogatoires. Il essaya de ne pas répondre à la provocation.

— Oui, l'endroit est très chic.

— Alors pourquoi tu t'es tellement mis en rogne avant-hier, quand on est arrivés ?

— Parce que la Comtesse est ma subordonnée, et que tout ça est un peu énorme.

— Tu savais bien que ça lui appartenait.

— Oui, ma grande, je le savais, mais, bon sang, je n'avais pas idée du standing. Cette petite baraque de luxe ferait miroiter des biffetons dans les yeux de n'importe quel proprio, et le fait qu'on la loue pour une bouchée de pain est contraire à mon éthique. Et probablement illégal.

— Elle est riche, et alors ?

— En plus, les frigos sont remplis comme en prévision d'un hiver atomique.

— On reste pas ici pour un hiver atomique, juste quinze jours, mais tu peux toujours arrêter de manger. Ça te ferait pas de mal de rogner un peu sur tes réserves.

— Pas de nourriture, pas de boisson, pas de tabac, et puis quoi encore ?

Elle ignora sa question et le taquina :

— Tu savais que les carreaux de la terrasse sont peints à la main et viennent d'Italie ? Et que le marbre de l'entrée, c'est du Ølandsbrud ?

— Comment tu sais ça ?

— Nathalie, bien sûr.

Personne d'autre n'appelait la Comtesse Nathalie, et ça sonnait bizarre. Elle s'appelait pourtant bien Nathalie von Rosen, mais tout le monde disait la Comtesse, y compris elle-même.

— Tu étais déjà venue ici ?

— Ben oui.

— De mieux en mieux.

— Alors tu vas sûrement te dire que ça empire encore, vu que j'ai reçu un cadeau pour toi.

— Un cadeau de qui ?

— De Nathalie. Mais je me disais que je ferais mieux d'attendre quelques jours.

Il avait l'air troublé, et ce n'était pas feint.

— Oh, papa, des fois t'es vraiment trop tordu. C'est pas si compliqué à comprendre, et si tu veux mon avis, elle t'adore tellement que si tu te donnais juste la peine de perdre quinze ou vingt kilos, tu pourrais sûrement faire un très beau parti.

Le léger claquement de ses pieds nus sur le pin de Poméranie blanchi à la chaux emplit la pièce, et elle disparut avant qu'il ait eu le temps de réagir à cette idée absurde.

Le cadeau de la Comtesse était génial. Comme un vrai perroquet de compagnie sur son perchoir, Anna Mia était assise sur l'accoudoir du fauteuil de son père. Elle le dévorait des yeux tandis qu'il enlevait le papier cadeau. Aron Nimzowitsch, *Mein System*, l'édition originale de 1925, avec dédicace du maître lui-même. Un trésor inestimable qui le plongea un instant dans l'extase. Anna Mia en profita pour lire par-dessus son épaule.

— Elle veut dire quoi par *merci pour le coup de main* ?

Il retourna la carte, mais trop tard.

— Dis-moi, tu es totalement dénuée de la moindre éducation ? On ne lit pas les lettres des autres.

— Moi si. Qu'est-ce que t'as fait pour elle ?

— Ça ne te regarde pas !

Ils restèrent silencieux un moment, elle sur l'accoudoir et lui dans le fauteuil.

— Dis-moi, à quel point vous vous connaissez toutes les deux, au juste ?

— Qui ? Nathalie et moi ?

Sa feinte indifférence était palpable.

— Oui, bien entendu.

— Ça te regarde pas.

Comme ça, ils étaient quittes.

Un peu plus tard, elle se fit plus communicative :

— Je la connais pas si bien que ça, Nathalie, et on n'a rien fait dans ton dos. Pas grand-chose en tout cas, et si je

suis déjà venue ici, c'est par le plus grand des hasards. Je l'ai croisée cet été à Skagen, et elle m'a invitée à déjeuner. Mais je sais quand tu l'as aidée. C'était pendant son divorce, pas vrai ?

Il hésita.

— On a un peu discuté.

Elle lui massa tendrement le sommet du crâne.

— Je crois sincèrement que tu as mérité ton bouquin. Alors fais-moi plaisir, et pour une fois ne parle pas de prix. Ça ne viendrait pas à l'idée de Nathalie d'attendre quelque chose en retour de ses cadeaux, elle n'est pas du tout comme ça, tu le sais très bien.

— Non, elle n'est pas comme ça. C'est le principe qui me gêne.

— Peut-être que tes principes sont mal placés.

Elle se leva alors et se dirigea vers une des fenêtres, pendant qu'il feuilletait son livre, avec une délicatesse proche de la dévotion.

— Je prends un bain, pendant ce temps tu peux nous trouver quelque chose à faire pour la journée.

— Oui, oui, parfait.

Elle dut l'appeler deux fois avant qu'il ne se lève et vienne jusqu'à elle, et il ne remarqua pas que son ton avait de nouveau changé. Il était trop absorbé par le récit d'une partie d'échecs.

— Ton portable est allumé ?

— Non, l'accord c'était qu'on reste entre nous, tu t'en souviens. Pourquoi tu demandes ?

Il lança un dernier long regard vers ses pions dans le livre, puis s'approcha de la fenêtre et scruta l'horizon. Les dunes vallonnées formaient une ronde autour de lui, comme d'irrégulières collines balayées par le vent, brillantes et dorées du côté où le soleil les touchait, et gris foncé, presque obscures de l'autre, envahies d'églantiers et autres élymes des sables. Plus loin, il pouvait voir la mer du Nord et la crête étincelante de ses vagues, et loin au-dessus quelques oies grises qui volaient vers le sud en longeant la côte. Soudain, il sentit les bras d'Anna Mia l'enlacer, et sa tête peser lourdement contre son dos. Un mélange de pudeur et de maladresse le saisit, comme si la jeunesse de sa fille était taboue. Il resta cependant sans bouger, et, après quelques

secondes qui lui semblèrent une éternité, elle dit tout doucement :

— On vient te chercher, papa.

C'est seulement à ce moment qu'il le vit. Un corps étranger et repoussant qui rampait lentement sur le chemin sinueux des dunes : une voiture de police.

## 3

A peine quatre heures plus tard, Konrad Simonsen se trouvait à l'école Langebæk à Bagsværd, le regard perdu dans la pluie qui tombait tristement. Dans le bosquet derrière le terrain de jeu, un maître-chien s'affairait avec l'une de ses bêtes, qu'il dirigeait à grand renfort de signes et de cris, entrecoupés de caresses et de récompenses. Une jeune femme avec un sac plastique enroulé autour de la tête en guise de foulard de fortune se joignit à lui. L'inspecteur observa un moment les gesticulations des deux agents, jusqu'à ce qu'un coup de vent projette une gerbe d'eau sur la vitre et trouble sa vision. Il orienta son regard vers le couloir. La couleur des murs mêlait le jaune écaillé à la crasse. Le linoléum du sol était troué et rappelait un champ de mines. Diverses créations artistiques plus ou moins heureuses étaient accrochées çà et là. La plus proche était composée de fils de fer entortillés et de canettes de Coca poussiéreuses.

Il écarta les bras en signe de résignation.

— Bordel, Comtesse.

Il s'adressait à la femme qui parlait au téléphone derrière lui, et ses bras retombèrent sans colère, comme pour pointer du doigt l'absurdité de la situation : avoir été transporté à toute berzingue à travers le pays pour se retrouver à contempler en pure perte ce triste temps d'octobre. Sans la moindre information sur cette enquête qu'on lui demandait de diriger. Sans même savoir par où commencer.

La femme mit la main devant le téléphone.

— Salut, Konrad. Désolé pour tes vacances, mais vous avez quand même eu quelques jours. J'espère qu'Anna Mia n'était pas trop déçue. Arne sera là dans une seconde, il te briefera.

Elle lui adressa un sourire et reprit sa conversation, avant qu'il ait eu le temps d'en placer une. Il lui rendit son sourire, sans vraiment le vouloir, et se dit qu'elle avait de jolies dents. Puis il laissa son ventre retomber et regarda par la fenêtre. Ce qu'il vit le démoralisa. La conversation téléphonique de la Comtesse n'en finissait pas. Il y vit un signe déplaisant : un jour, la brigade criminelle serait tout à fait en mesure de fonctionner sans son inspecteur en chef.

Enfin, ce n'était pas si sûr. Konrad avait suivi d'une oreille la conversation de la Comtesse, qui s'adressait apparemment à l'un des experts. Et, tout à coup, il se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond. Sa voix légèrement exaltée et quelques incohérences la démasquèrent. Quand elle répéta presque mot pour mot une question qu'elle avait déjà posée, il saisit son bras et abaissa doucement le téléphone. Elle raccrocha sans ajouter un mot.

— C'était quand la dernière fois que tu as mangé quelque chose ?

— Je ne sais pas exactement, ça doit faire un certain temps. Il est quelle heure ?

Il connaissait parfaitement son état et savait aussi que c'était provisoire. Tout enquêteur se retrouvait confronté à un moment ou à un autre à une affaire qui le possédait, et qu'il lui était difficile de mener. Des images désagréables se fixaient au fond de votre crâne, impossibles à effacer. Et c'était sans aucun doute ce qui lui arrivait. Le pire pour lui, comme pour la plupart des policiers, c'était quand les victimes étaient des enfants, et il n'était pas encore allé dans le gymnase. Il repoussa ces pensées et se concentra sur le présent.

— Va faire un tour en ville et trouve quelque chose à manger. Sois là dans une heure.

— Je n'ai pas faim.

— C'est un ordre, Comtesse. Et éteins ton téléphone.

Elle acquiesça comme si elle comprenait, mais il vit dans ses yeux qu'il n'en était rien. Habituellement, elle était la stabilité incarnée. Elle qui ne se laissait jamais embarquer quand les autres partaient en vrille. Elle se tourna, et la fade lumière du jour éclaira différemment son visage. C'est alors qu'il vit à quel point son teint tirait sur le gris cendré de ses cheveux.

— C'est moche, Konrad. Je crois que j'ai jamais rien vu de pareil.

— Je suppose qu'aucun d'entre nous n'a jamais rien vu de pareil.

— Arne et moi on a jeté un coup d'œil à l'intérieur… C'est vraiment moche.

— Bon, maintenant file, j'ai autre chose à faire que te dorloter.

Il assortit sa remarque d'un sourire pour enlever à ses paroles toute nuance de reproche. Elle ne sembla pas le remarquer et resta plantée là. Il envisagea de la prendre dans ses bras, ou peut-être simplement de poser une main sur son épaule. Mais il ne le fit pas, il n'était pas très doué pour ce genre de choses. Elle finit par dire :

— Ça va aller.

— Je sais. A plus tard.

Et elle s'en alla.

La salle de lecture était provisoirement transformée en salle d'enquête. Le contenu des deux étagères avait été entreposé sur le bord de la fenêtre. Un paquet de feuilles accompagné d'une boîte de crayons étaient posés sur la table, en plein milieu du local. On avait recouvert le tableau noir de la salle d'un tableau blanc pour que le briefing soit plus simple. Un plan de l'école était affiché sur le mur du fond. Il avait été placardé à la va-vite et penchait d'un air triste.

La tête légèrement inclinée, Konrad Simonsen étudia le plan un moment. Arne Pedersen en profita pour essuyer son siège. Son pantalon était déjà taché à deux endroits, et il ne souhaitait pas aggraver la situation.

— Comment était le trajet en avion ?

— Désagréable.

— Et la résidence d'été ? Tu vas pouvoir récupérer ton argent ?

— M'étonnerait.

Les chaises, qui avaient connu des jours meilleurs, émirent des couinements menaçants quand les deux hommes s'assirent. Konrad Simonsen posa son coude sur la table et demanda simplement :

— Comment tu te sens ?

Arne Pedersen ne fut pas surpris par la question, ce qui était bon signe.

— Mieux, mais au début c'était pas facile. J'ai vomi deux fois, et ça m'était pas arrivé depuis des lustres. Peut-être même que c'était la première fois.

— Mais maintenant tu es prêt ?

— D'habitude, c'est seulement quand c'est des enfants… Enfin, tu sais.

— Arne, réponds à ma question.

Arne Pedersen le regarda dans les yeux.

— Oui, je suis prêt.

— Parfait, alors parle-moi de la chronologie et fais-moi l'état des lieux.

L'entrée en matière s'était avérée plus abrupte qu'il ne l'avait voulu, mais il détestait attendre, et maintenant Konrad voulait des faits, du solide. Les notes furent rapidement laissées de côté. Arne Pedersen s'exprima avec sobriété et précision, d'un ton monotone. Il commença par la mère turque qui avait déposé ses enfants vers six heures et quart près du garage à vélos à droite de l'entrée de l'école :

— C'est la rentrée scolaire, après les vacances d'automne. Les enfants filent à leurs salles de classe respectives, y laissent leurs manteaux, et reviennent pour jouer au ballon. Dans le gymnase, ils découvrent cinq cadavres. La grande sœur part chercher un adulte, mais n'en trouve pas, à la suite de quoi elle appelle le 112 avec le téléphone de la salle des professeurs, et on la redirige vers le poste de police de Gladsaxe. L'appel est signalé à 6 h 41. L'agent qui était de garde… Une seconde…

Il hésita et réfléchit. Konrad Simonsen coupa :

— C'est secondaire, le nom, mais ces deux enfants, là, ils ne sont pas arrivés un peu tôt ? Je croyais que les cours commençaient à 8 heures.

— Oui, et ça m'a étonné aussi, j'ai donc interrogé le directeur à ce sujet. Il se trouve que l'école a un groupe d'enfants qui arrivent longtemps avant le début des cours. Toutes les écoles connaissent le même problème. Pour certains parents, il s'agit d'éviter les frais de garderie communale, d'autres ont un emploi du temps chargé…

Konrad Simonsen l'interrompit.

— OK, OK, continue.

— Oui… J'en étais où ? Enfin, l'agent de garde dit à la fille d'attendre qu'un professeur arrive, alors elle contacte sa mère sur son lieu de travail à Gentofte. La mère n'est pas là, mais le patron – un type d'origine libanaise qui connaît vaguement la gamine – décide d'aller la voir. Il arrive un peu avant 7 heures. Il éloigne du gymnase huit gamins qui se sont pointés entre-temps. Ensuite il appelle le poste de police de Gladsaxe, et à 7 h 38 une patrouille se pointe.

Konrad Simonsen l'interrompit d'un ton acerbe.

— 7 h 38 !

Arne Pedersen détourna le regard et tira sur son nœud de cravate, geste que son chef ne connaissait que trop bien.

— Balance le nom et explique-moi ce qu'il s'est passé.

Il était inutile de nier l'évidence, il balança donc le nom du flic de garde, non sans quelques explications :

— Il estimait que l'appel était de moindre importance… Vu que *c'étaient visiblement deux bougnoules qui avaient appelé*. Oui, c'est malheureusement une citation.

Konrad Simonsen était sidéré.

— Pourquoi tu couvres ce mec ? Tu le connais ?

Arne Pedersen avait un visage assez juvénile. A quarante ans passés, il avait toujours l'air d'un gamin, en plus grand. Et à ce moment précis, il était rouge comme une tomate.

— On était à l'école de police ensemble. On a beaucoup joué, lui et moi.

Le front de Konrad se rida quand il fronça les sourcils, mais il préféra en rester là. Arne était un enquêteur doué, imaginatif et efficace, et, dans un avenir plus ou moins proche, il serait probablement pressenti pour lui succéder. Mais son penchant pour le jeu était de notoriété publique, et de plus en plus d'histoires circulaient à son sujet. Un jour ou l'autre ils devraient avoir une discussion. Mais ce n'était pas le moment, et si Arne était endetté auprès de son collègue, il ne voulait pas le savoir.

— Passons. La suite.

— Les agents appellent des renforts, l'école est fermée, et les enfants renvoyés chez eux. Le personnel se rassemble dans la salle des professeurs, et on fait appel à nous. Je suis arrivé aux environs de 9 heures, et je t'ai fait appeler, après quoi j'ai informé le directeur général de la police et mis la main sur Troulsen, Pauline et la Comtesse. Enfin j'ai

mis toute la machine en marche, avec tout ce que ça implique, les enquêteurs, les experts, les légistes, les maîtres-chiens – oui, même Elvang est là.

— Pourquoi les chiens ? On cherche quoi ?

— Une dizaine de mains. Entre autres.

— Bordel de merde.

— Comme tu dis.

— Tu es allé dans le gymnase ?

— Non, je suis resté sur le pas de la porte. Je m'en suis approché deux fois, la première je me suis senti mal, comme je te l'ai dit. Les autres se baladent en combis spatiales, on se croirait dans un film de science-fiction. Heureusement que c'était irrespirable là-dedans, le speech sur la contamination des lieux de crime était assez long comme ça. Devine qui me l'a fait subir ? Il est complètement hystérique.

— Le chef de la section technique est payé pour être hystérique dans ce genre de situation. Et Elvang alors ?

— Il a dû attendre aussi, bien entendu. A ce propos…

Il chercha ses mots.

— A ce propos quoi ?

— Il m'a traité de *pseudo-BCBG*, mais ça n'a rien à voir.

— Non, mais il faut admettre qu'il lui reste un semblant de lucidité.

— Marre-toi, dans un petit moment ce sera ton tour, il t'attend dès qu'on a terminé. La salle doit être libérée maintenant. Mais à propos d'Elvang, je sais enfin pourquoi il n'est pas encore à la retraite. La nouvelle copine de mon frère travaille au ministère de l'Education nationale, qui administre l'hôpital principal. C'est du solide cette fois, c'est pas une rumeur, tu veux l'entendre ?

Konrad Simonsen constata avec satisfaction que son subalterne avait de l'énergie pour autre chose que les données pures et dures. Il répondit avec un sourire :

— Avec plaisir, quand on aura le temps. Qu'est-ce qu'on a ?

— Rien de définitif, ça se dessine, doucement mais sûrement. On est en train de nous réorganiser en groupe spécial. Ils chamboulent toute l'organisation.

— Hou là, qui c'est *ils* ?

— J'en sais rien. Je peux te dire que, la première heure, c'était un vrai cirque, j'avais jamais vu ça. Le ministre de la

Justice a appelé deux fois et a exigé d'être tenu au parfum, minute par minute.

— Le ministre de la Justice ? Pourquoi il ne suit pas la hiérarchie habituelle ?

— Pas la moindre idée, je lui ai pas posé la question.

— Minute par minute. Il a dit ça ?

— Oui. C'était un ordre.

— Pas croyable.

— Tu peux le dire. Déjà, le chef de la PJ a appelé deux fois. Histoire de rappeler que le ministre de la Justice doit être tenu au courant. Il a aussi menacé de se pointer en personne, mais la Comtesse l'en a dissuadé. Et puis il y a le directeur général de la police, mais là, c'est déjà plus habituel. Le préfet a le maire sur le dos, il est donc pas mal sur la brèche lui aussi. Même l'avocat général a appelé, il était assez furax.

— L'avocat général ? Mais d'où il sort, celui-là ?

— C'était un peu le sens de son appel. Il veut rien avoir à faire avec l'enquête. Je crois que c'est ce qu'il a dit. Il est pas toujours facile à comprendre. En tout cas, pas moyen de savoir qui l'a impliqué. La Comtesse aussi y a eu droit. Le président et le vice-président de la commission à la justice du Parlement. Entre autres.

— Bon sang, quel bazar !

— Tu l'as dit, et c'est pas fini. J'ai encore eu un appel d'un chef de bureau du ministère de l'Intérieur, Helmer Hammer – oui, c'est son vrai nom –, juste après celui du ministre de la Justice, et là je commençais à en avoir assez d'être interrompu. De toute façon j'étais déjà bien secoué à ce moment-là, même si je n'en prends conscience que maintenant. Euh, je lui ai expliqué de façon très directe que, à moins d'avoir un peu de calme et de pouvoir travailler, nous n'aurions aucune information à transmettre, même si la reine en personne devait appeler. Ensuite j'ai raccroché assez sèchement, enfin, pour autant que ce soit possible avec un mobile.

— Pas forcément très judicieux. Il s'est passé quoi ensuite ?

— Il a rappelé.

— Bravo, tu veux te retrouver à la circulation ?

— Non, il est très raisonnable au fond. Il ne sait rien sur le travail de la police, comme il n'a pas manqué de le signaler

tout de suite, mais a promis de nous laisser tranquilles, ce qu'il a fait. D'ailleurs, pas le moindre coup de fil d'en haut depuis.

Arne Pedersen avait l'air soulagé. Konrad tenta de ramener la discussion sur les rails sans paraître trop impatient.

— C'est très bien tout ça, mais ça ne nous aide pas vraiment.

— Si, puisqu'il a dit que c'était à toi de diriger l'enquête…

— Je le fais déjà.

— Oui, oui. Laisse-moi juste finir : tu dois conduire cette enquête et en référer uniquement à lui.

— La hiérarchie habituelle est mise sur la touche ?

— Parfaitement, mais le meilleur est à venir. Tu choisis librement ton équipe, et tu n'auras aucune limite au niveau des moyens, qu'ils soient budgétaires ou humains. Pareil pour les heures sup. Il s'occupe de la paperasse qu'il pourra y avoir, de façon que tout ton temps soit consacré à l'enquête. Il a précisé que ton mandat officiel n'était pas encore en place, mais que c'était une formalité. Tu dois le contacter dès que tu en auras le temps, j'ai son numéro. Bref, Konrad, tu es vraiment ton propre chef.

— Il a dit ça aussi ?

— Non, c'est ma conclusion personnelle.

— Hem, je n'aime pas beaucoup le fait que les voies habituelles de la hiérarchie soient ignorées.

— C'est mieux qu'être ballotté par tout un tas de grosses huiles.

— Peut-être, on verra bien. Pour le moment, on a d'autres chats à fouetter.

Soudain, la sonnerie retentit avec force et autorité. Personne n'avait pensé à l'interrompre quand les enfants avaient été renvoyés chez eux. Konrad Simonsen sursauta à en faire trembler sa chaise. Pendant une seconde, il chercha son équilibre en s'aidant du pupitre. Arne Pedersen, dont l'expérience des sonneries scolaires était moins douloureuse, attendit tranquillement que le carillon cesse avant de terminer son laïus.

— Pour le moment, le travail a été partagé de cette façon : Pauline à la pêche aux indices chez les voisins et dans les dépendances de l'école, la Comtesse dans les couloirs et les locaux principaux, Troulsen interroge le personnel, et moi je suis libre, maintenant que tu es là. Notre souci le plus

urgent, c'est qu'on ne connaît pas l'identité des cadavres, et que le concierge est aux abonnés absents. Per Clausen, il s'appelle. Il a dû ouvrir l'école ce matin, mais personne ne l'a vu. Il est probablement indisposé pour cause d'alcoolémie, apparemment ça lui arrive de temps à autre. Concernant l'identification, j'ai une dizaine d'experts sur le coup, qui cherchent en ce moment même si des disparitions ont été signalées. Pour l'instant sans résultat.

Konrad réfléchit, puis se leva. Arne l'imita.

— Rendez-vous dans une demi-heure, arrange-toi pour que les autres soient prévenus. Vous me trouverez dans le gymnase, mais je veux juste Elvang pour commencer. Dis à Troulsen que personne, pas même un stagiaire, ne part sans mon autorisation, et ramène-moi Pauline à l'intérieur, on dirait un pauvre chat mouillé. Qu'est-ce qu'elle fait dehors au juste, elle file un coup de patte aux chiens ?

— Mon Dieu non, elle n'a pas encore assez d'expérience pour ça.

— Elle va pas progresser beaucoup juste en se mouillant. Trouve-lui des vêtements de pluie, l'école en a sûrement. Et encore une chose. Dix élèves sont entrés dans le gymnase, est-ce qu'une cellule de crise a été mise en place ? Et les parents, ils ont été prévenus ?

— Oh, non.

Arne tapa du poing contre la porte. Il avait lui-même deux enfants.

— Occupe-toi de ça, mais avant, mène-moi à Elvang et raconte ton histoire à son sujet. Tu as très bien géré la situation, Arne. C'est très satisfaisant.

La remarque sonnait creux, comme s'il l'avait apprise dans un cours de management.

# 4

Le cimetière était désert. Une silhouette solitaire abritée sous un parapluie passait entre les tombes, lentement, avec humilité, comme par crainte de déranger. Chacun de ses pas faisait pourtant crisser le gravier perlé, et le son paraissait déplacé dans le silence humide. L'homme s'arrêta près d'une tombe sans apparat, dans un angle du cimetière, et installa une chaise pliante. Avant de s'asseoir, il déposa délicatement un bouquet sur la pierre. La bruine rafraîchit les fleurs, comme une dernière marque d'affection de la nature. L'homme s'appelait Erik Mørk, et cette pensée le fit sourire.

— J'ai apporté des fleurs, papa, parce que aujourd'hui est un jour tout à fait spécial, que j'attends depuis une éternité. Depuis mon enfance, peut-être, même si ça ne veut pas dire grand-chose. La radio vient juste d'annoncer que les exécutés ont été trouvés, et maintenant ça va sûrement être l'hystérie complète.

Il se tut et fixa le sol. Un moment s'écoula avant qu'il ne reprenne. Il sourit, et ce sourire venait du cœur, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il adorait être assis là, dans cette douce quiétude, loin du monde, laissant les minutes mourir une par une, parlant de tout et de rien devant la tombe de son père. Dans son travail il se montrait sociable, mais au fond de lui c'était le contraire, et c'était peut-être le secret de sa réussite professionnelle. Une réussite qui lui importait peu, et qu'il échangerait sans hésiter s'il pouvait revivre son enfance.

— Je n'en pouvais plus d'attendre. Samedi, déjà, j'ai reçu une lettre de Grimpeur avec les vidéos du minibus et du gymnase, je savais donc que c'était arrivé, mais…

La phrase resta en suspens, et il passa sans transition à un tout autre sujet :

— Ce matin j'étais à l'agence, nous avions une évaluation avec un client. La campagne se déroule parfaitement, et tout le monde se félicite. Ils vendent beaucoup de vêtements de gamines sans intérêt, on peut ajouter ce succès aux précédents, et les deux parties engrangent des sommes scandaleuses. Personne n'a mentionné les huit petites qui s'exposent comme des bonbons sur tous les panneaux publicitaires de la ville. Bon Dieu, elles découvrent à peine la puberté, et… Oui je sais, ça peut paraître hypocrite, puisque j'en suis en partie responsable… Mais j'avais du mal à supporter ça, alors j'ai pris le reste de ma journée.

La pluie se calma. Il plia son parapluie, le secoua et le posa contre la chaise avant de reprendre.

— Evidemment, c'est un des avantages qu'il y a à être le propriétaire de son lieu de travail, je peux aller et venir comme je veux. Et aujourd'hui, je suis parti, sans réellement savoir pourquoi. On a conduit tellement de campagnes de ce genre, et celle-là est loin d'être la pire. C'est peut-être juste moi qui suis particulièrement sensible en ce moment.

La cloche de l'église sonna. Il se leva, étira ses jambes et s'accroupit près de la tombe pour enlever quelques feuilles mouillées qui collaient à la pierre. Ensuite, il laissa doucement glisser ses doigts sur l'inscription, deux ou trois fois, d'avant en arrière. *Arne Christian Mørk. 1934-1979*. Tandis qu'il nettoyait méticuleusement la tombe des petites mauvaises herbes que le jardinier avait oubliées, il continuait de parler au défunt.

— Hier j'ai pris congé de Per, c'était très touchant. Tu sais, Per Clausen, le concierge dont je t'ai parlé. C'est un homme fantastique, il va me manquer. Tout d'abord nous avons déjeuné, ensuite nous avons regardé les séquences de la vidéo que j'avais préparée. Il m'a beaucoup complimenté, mais il faut dire qu'elles sont très bien. Il y en a une en particulier, du minibus, qui est tout à fait remarquable. Une petite perle diabolique, partie pour secouer l'opinion publique et durcir l'âme des braves gens. Elle pourrait même être tout à fait décisive, tu verras. C'était l'idée de Per de monter des caméras cachées au-dessus de chaque siège. C'était un travail fastidieux, mais au final, le jeu en valait la

chandelle. Sinon, nous avons parlé de beaucoup d'autres choses, pas seulement des semaines à venir, presque comme si c'était une visite du dimanche comme les autres. J'ai du mal à me dire que je ne le reverrai plus jamais.

Une voiture passa sur la route derrière le cimetière. Les basses amplifiées de la radio interrompirent un moment le calme mortuaire. Il attendit un instant que le silence revienne.

— Quand Per a pris congé, il a dit quelque chose qui m'a fait beaucoup réfléchir. *Au revoir, petit bonhomme en mousse*. Ce fut son dernier mot pour moi. *Petit bonhomme en mousse*. Avec ce petit sourire tordu qui lui ressemble. Il faisait allusion au fait que, étant gosse, j'avalais du caoutchouc, en pensant que ça pouvait absorber la laideur à l'intérieur de moi. Je l'avais presque oublié, enfin que je lui avais dit. De quelle façon je récupérais de petits bouts de gomme un peu partout, des coussins et des sièges, des ballons, la bande anti-transpirante de ma bombe d'équitation… Même les épaulettes en mousse de maman y passaient. Quand j'en parle, je me souviens du goût que ça avait. On pourrait croire que ça n'a pas de goût mais ça en a. C'est un goût infect, un goût de culpabilité infect.

Il secoua la tête pour éloigner ces idées, et ajouta d'un air songeur :

— C'est désagréable d'y repenser, et… Oui, Per a peut-être bien visé juste. Après tout c'est probablement ce que je suis – un *petit bonhomme en mousse*.

# 5

Professeur, docteur en médecine, pathologiste et légiste de son état, Arthur Elvang était un homme antipathique. Konrad Simonsen se secoua intérieurement, bien décidé à rester concentré et à ne pas se laisser distraire par les sarcasmes du professeur. Ils se rejoignirent devant le gymnase. Arthur Elvang était profondément absorbé dans un magazine. Il était assis presque au même endroit que la jeune fille turque près de sept heures plus tôt, et allait lui aussi être contraint d'interrompre sa lecture. Il mit un temps infini avant de déposer sa revue. Derrière ses lunettes rondes, ses petits yeux sourcilleux scrutèrent Konrad de haut en bas, comme pour le jauger.

— On dirait que tu as fait un stock de graisse pour l'hiver, petit Konrad. Au fait, désolé pour tes vacances. Tu étais où ? En séjour gastronomique ?

Il tendit une main crochue. Pensant que l'autre allait souligner sa remarque en lui enfonçant un doigt dans le ventre, Konrad recula d'un pas.

— Te fâche pas, aide-moi plutôt à me lever.

Konrad le cala avec précaution sur ses deux jambes.

— Je ne suis pas fâché. Ma fille me fait régulièrement des commentaires sur mon volume, je suis presque blindé de ce côté-là. Mais ça fait pas mal de temps que personne ne m'a appelé *petit Konrad*. La dernière fois, ça remonte à la retraite de Kasper Planck.

Kasper Planck était le prédécesseur de Konrad à la direction de la section criminelle.

— Oui, le temps file. Ta fille, tu lui as parlé de ton diabète ?

Konrad se raidit.

— Comment est-ce que tu…

Il s'interrompit et se maîtrisa. L'expertise en médecine du professeur était légendaire, il avait dû deviner. Une idée que sa réaction venait de confirmer. Il se dépêcha de changer de sujet.

— La salle est libre ?

— Oui, les experts l'ont quittée depuis un quart d'heure, mais tiens-toi à l'écart de la porte de derrière et des douches. Il paraît que tu as les mains libres pour cette affaire.

— Il paraît.

— Dans ce cas, tu ferais mieux de ramener Planck, à moins qu'il ne soit devenu sénile. Chacun de vous deux fait ressortir le meilleur de l'autre. Et puis il est plus doué que toi.

— Il n'est pas sénile. On y va ?

— Mais certainement, je t'en prie. On est quittes pour cette fois, petit Konrad.

Les cadavres nus de cinq hommes étaient suspendus en plein milieu de la salle à de solides cordes de nylon bleues, un nœud coulissant autour du cou. Les cordes étaient attachées à des crochets vissés au plafond, quelque sept mètres plus haut. Les pieds pendaient à une cinquantaine de centimètres du sol. Les corps étaient espacés de deux bons mètres, de sorte que les quatre derniers formaient un carré dont les côtés étaient parallèles aux murs. Il manquait toutes les mains, mais les bras étaient intacts des épaules jusqu'aux poignets. Les visages avaient été lacérés et déchiquetés, jusqu'à perdre toute forme humaine. Quant aux organes génitaux, ils étaient soit absents soit en très mauvais état. Mutilés et privés de leurs traits, les cadavres se ressemblaient. Konrad Simonsen connaissait le phénomène et savait que, lorsqu'il aurait contemplé les morts assez longtemps, leurs individualités finiraient par ressortir.

— Tronçonneuse ?

Elvang confirma. C'était l'un de ses bons côtés. Il n'hésitait pas à faire part immédiatement de ses conclusions, contrairement à beaucoup de légistes, qui refusaient de se prononcer sur le sexe des victimes avant d'avoir fait un scanner.

Le médecin-chef était encore pire.

— De leur vivant ?

— Non.

La réponse le soulagea, c'était déjà bien assez moche comme ça. Bien que, à sa propre surprise, il n'ait pas réagi physiquement à la vue des cadavres. Peut-être parce que la pièce avait été aérée, ou parce qu'il avait eu un certain temps pour se préparer à la vue du carnage. Ou peut-être encore parce qu'il était du genre blindé psychologiquement, et qu'il avait déjà connu son lot d'horreurs par le passé. Qui pouvait connaître la véritable raison ? Et de toute façon, qui s'en souciait ? Pas lui en tout cas. Il continua son lent parcours d'observation des corps. Il y avait beaucoup moins de sang qu'il n'aurait dû y en avoir. Sous chaque cadavre, il y avait une tache, du diamètre d'une balle de tennis. Les cous, la partie supérieure des torses ainsi que les cuisses étaient également ensanglantés. De plus, les cheveux étaient partiellement maculés. En dehors de ça, il n'y avait pas de traces de sang, mais Konrad sentait distinctement son odeur douceâtre, mêlée à celles des excréments et autres sécrétions corporelles. La température et les trois fenêtres ouvertes rendaient tout de même la puanteur supportable. L'aspect blanc jaunâtre des corps gonflés lui fit penser à des carcasses de porcs suspendues à des crochets dans un abattoir. Une association d'idées malvenue dont il n'arrivait pas à se défaire.

Il avançait sans précipitation entre les corps, observant chacun d'eux, et se concentra sur les têtes. Les entailles différaient d'un cadavre à l'autre. Trois d'entre eux avaient perdu la totalité du visage, la lame de la tronçonneuse ayant été appliquée du haut du crâne jusqu'à la mâchoire. Le cerveau, la bouche et la gorge étaient à l'air libre. Les autres avaient été charcutés dans tous les sens, les entailles étaient perpendiculaires. Deux cadavres avaient conservé leur langue et une partie de leurs dents. Un seul avait encore un œil presque intact.

La même négligence se retrouvait dans la région des organes sexuels. Deux des hommes s'étaient vu retirer à la fois pénis et testicules, deux autres uniquement le pénis. Chez l'un, l'entaille avait été si profonde que la vessie était tombée et pendait au-dessus de l'aine, tandis qu'au cadavre d'à côté il ne manquait que le gland. L'homme du milieu

ayant vidé son intestin, les selles noires avaient coulé et séché entre ses fesses et sur ses cuisses. Une poignée de mouches bleues avaient investi la place.

A l'inverse, les coupures au niveau des poignets étaient nettes et précises. Konrad pouvait voir la moelle à l'intérieur des deux os de l'avant-bras. Il pensa involontairement que l'un d'entre eux s'appelait *cubitus* et l'autre *radius*. Il n'arrivait pas à se souvenir lequel était le grand, et lequel le petit.

Il refit un tour complet, recherchant cette fois des signes distinctifs. Il estima l'âge des hommes entre quarante et soixante-dix ans. L'un d'entre eux avait un anneau d'or à l'oreille gauche et un aigle décoloré tatoué sur l'épaule droite, deux autres des cicatrices consécutives à des appendicites ou à des hernies. Un autre était chauve et présentait un teint anormalement foncé, probablement dû à des séances d'ultraviolets. Le cadavre dans l'angle au fond à gauche avait de longs ongles d'orteils attaqués par des champignons ; le tout ressemblait vaguement à de la couenne de porc. Dans son oreille droite, il y avait une dent avec un plombage en or.

Pour son dernier tour, Konrad se consacra aux cordes, qui étaient fixées parallèlement aux murs avec une précision mathématique. En fixant dans l'alignement deux d'entre elles avec un œil fermé, il ne pouvait pas voir celle de derrière. Et ça marchait pour toutes. Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal en vissant les crochets au plafond.

Konrad Simonsen termina son inspection et se dirigea vers Elvang, qui avait témoigné aux corps un intérêt très superficiel, et avait maintenant l'air de s'ennuyer fermement.

— Tes premières conclusions ?

Le professeur Elvang n'hésita pas.

— Accrochés ici, pas déplacés. Mercredi ou jeudi, supposés danois. Mais ne me demande pas comment ils se sont retrouvés là-haut, ou pourquoi il n'y a pas de sang partout.

— Quand est-ce que tu pourras me donner des infos en béton sur l'heure de la mort ?

Le vieil homme soupira. Ce n'était plus un jeune loup, et la perspective du travail de ce soir ne l'emballait pas.

— Je vais devoir demander des renforts. Payés en heures sup, à tes frais.

— Absolument. Appelle tous ceux que tu veux.

— Passe-moi un coup de fil après minuit.

— Je n'y manquerai pas.

Konrad n'avait plus qu'une seule question, mais elle était assez délicate. En outre, elle ne relevait pas du domaine du professeur, mais, compte tenu de sa grande expérience et de ses capacités éminentes, il n'était pas absurde de la lui poser.

— Terrorisme ?

Il fallut un petit moment à Arthur Elvang pour comprendre la signification du mot. Secouant les mains au-dessus de sa tête comme un adolescent hystérique, il caqueta d'un air sarcastique :

— Hou là là, les loups sont là. S'ils ne viennent pas de la forêt, ils viendront sûrement de la rivière.

Konrad ignora ce curieux comportement et dit froidement :

— Le 11 Septembre, Bali, Beslan, Madrid, Londres. C'était aussi de la paranoïa, professeur ?

Chacun soutint le regard de l'autre un moment, puis le plus vieux écarta les bras, résigné.

— Si tu penses à de saints combattants avec des sabres courbes et des rêves de califat, je ne vois rien qui aille dans ce sens. Mais je sais pas vraiment non plus de quoi il s'agit. Ta question n'est pas pertinente.

— Possible, mais on va me la poser toute la journée.

Arthur Elvang ne répondit pas. Il regarda une fois de plus les cadavres suspendus et secoua doucement la tête. Avec ses taches hépatique sur le crâne, ses cheveux fins et emmêlés et sa poitrine creuse, il faisait penser à un oisillon. Il dit :

— J'étais au Rwanda en 1995.

— Je croyais que tu ne prenais pas l'avion.

— On parle d'un génocide. Pendant quatre mois, j'ai littéralement volé d'une fosse commune à une autre. Il y avait une telle quantité de gens assassinés, ça défie l'imagination. J'ai été témoin d'actes de barbarie comme tu n'en vois pas dans tes pires cauchemars. C'était indescriptible, l'horreur absolue, mais ça n'a pas été le pire. Le pire, ça a été de rentrer et de se rendre compte que tout le monde s'en foutait. Il faut dire que les victimes n'avaient pas la couleur de peau idéale pour vendre des journaux, et montrer la catastrophe du doigt passait presque pour du mauvais goût.

Donc tu m'excuseras si j'ai un rapport relativement cynique à la notion de terrorisme.

Konrad Simonsen se sentit vide.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Il n'y a pas de mots, de toute façon. Oublie ça, c'est ce que tout le monde a fait. Dis-moi plutôt comment tu sais que je n'aime pas voler.

— Je l'ai entendu dire.

— Ça ne viendrait pas par hasard de ce mythe qui dit que la branche hôtelière de la ville a tiré quelques ficelles pour prolonger ma carrière, parce que ma phobie des avions génère des conférences internationales à Copenhague ?

Konrad sentit un soupçon de chaleur envahir ses joues.

— Quelque chose dans ce genre-là.

La porte du gymnase s'ouvrit. Arne Pedersen, la Comtesse et Pauline Berg entrèrent, suivis un instant plus tard par Poul Troulsen.

— Tu es un imbécile, dire que le pays engage un chef de la Crim qui avale ce genre de balivernes. Ça fait peur. Tu devrais avoir honte. Et tu devrais rapporter un seau.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un seau ?

— Apparemment, la petite nouvelle n'a pas encore appris à maîtriser ses réactions corporelles.

L'avertissement venait trop tard. La seconde suivante, Pauline Berg était pliée en deux, déversant son dernier repas sur le sol, sans utiliser le sac en plastique qu'elle tenait à la main. Arne Pedersen fixa ses chaussures éclaboussées et sortit un mouchoir. Il était en soie véritable et avait coûté cher. Il eut juste le temps de lever un pied, avant que la Comtesse n'attrape le mouchoir pour le tendre à Pauline. Celle-ci le regarda avec reconnaissance, avant de se remettre à vomir.

# 6

Les cadavres du gymnase n'étaient plus là, toutes les fenêtres étaient ouvertes, mais l'odeur ne sembla pas moins désagréable à Pauline quand elle entra dans la salle. C'était probablement une sorte d'illusion perceptive, rien qui puisse lui faire perdre le contrôle en tout cas. Konrad Simonsen était assis en plein milieu et fixait le plafond. Il faisait penser à un moine dans une pagode, et elle avait du mal à comprendre ce qu'il était en train de faire.

— Arne a dit que tu voulais me parler.

Elle sentait qu'elle avait l'air d'une étudiante peu sûre d'elle. Habituellement elle avait une certaine emprise sur les hommes, qui la trouvaient à la fois jolie et intelligente. Mais son chef était l'exception qui confirme la règle, et, en dehors de son style vestimentaire qu'il avait quelque peu discipliné, il semblait la plupart du temps l'ignorer. Sur le plan personnel tout au moins. Elle obéit à son geste de la main et s'assit à côté de lui.

— Tu as vu les morts ?

— Oui, le vieux docteur m'a gentiment montré après coup. J'ai oublié son nom, mais il m'a expliqué pendant qu'on regardait, et ça paraissait moins terrible.

— Le vieux docteur gentil s'appelle Arthur Elvang, et on a tous connu ce malaise. Tu n'es pas la seule à avoir vomi aujourd'hui. Simplement, avec le temps on devient plus résistant. Je ne sais pas si c'est un bien, d'ailleurs.

— C'est plus pratique, en tout cas.

Elle hasarda un sourire sans recevoir de réponse particulière. La situation lui sembla étrange. Mal à l'aise, elle changea

de position. Peut-être qu'il nota son agitation, ou alors il lisait dans ses pensées. Dans tous les cas, il dit :

— Il y a une raison pour laquelle on est assis ici, j'y viendrai. Raconte-moi comment le concierge a réagi quand tu l'as trouvé.

— En fait, c'est un maître-chien qui l'a trouvé, je veux dire un chien. C'était dans la réserve où est rangé le matériel de sport, vers les terrains de foot. Il a prétendu qu'il venait de se réveiller. Je ne sais pas… Il n'y a pas grand-chose à dire. Il a dit qu'il parlerait à mon professeur principal de mon imperméable, mais en dehors de ça il m'a pratiquement ignorée. Arne a été très compréhensif…

— OK, j'ai compris, c'était sympa de la part d'Arne. Continue avec le concierge.

— Cette histoire d'imperméable, c'était juste pour me taquiner, sinon il est du genre débonnaire. On l'a confié à la Comtesse. Il avait peur du chien, qui a reçu la consigne de rester où il était. Sous la pluie.

— Quelle impression il te donne ?

— A première vue il a l'air assez misérable, il sent la bière et aurait besoin d'un bon bain, d'un autre côté… Il est aussi… C'est difficile à décrire…

— Prends ton temps, je suis un homme patient.

Elle réfléchit, et Konrad observa le plafond en attendant.

— Il est pas complètement à côté de la plaque, j'en suis sûre. C'est comme s'il savait tout le temps ce qui se passe, même si ses réponses sont complètement folles.

— Tu étais là quand il a été interrogé ?

— Juste au début. Il y avait Troulsen et la Comtesse qui le questionnaient, et j'avais l'impression qu'il fallait que je me contente d'écouter. Le reste, je l'ai lu. La bande a été envoyée au QG, et moins d'une heure plus tard on avait une sortie papier. C'est sûr, on a du soutien, j'ai jamais vu ça.

Konrad Simonsen comprit qu'il était nouveau pour elle d'appeler le centre de police QG. QG pour quartier général, c'est comme ça qu'on dit à la criminelle. Il répondit :

— Moi non plus. Donc tu n'y étais qu'au début ?

— Oui, ensuite ils m'ont envoyée trouver une télé et regarder ta conférence de presse.

— Pour vérifier que je ne me couvrais pas de ridicule ?